

## La descente – opus 2 -

L'automne, déjà, ou plutôt la toute fin de l'été. Il pleuvait. Il faisait froid, et cela depuis trois ou quatre jours au moins. Il était vraiment l'heure de quitter les lieux, de rentrer au village, de retrouver la civilisation. Alors les jeunes, ils étaient montés au chalet pour la descente des vaches et des génisses, car l'on allait tout faire d'une seule et même fois.

On avait pris le café là-haut, à dix heures, avec du pain et du fromage, et puis les hommes, ils avaient préparé le troupeau. Afin qu'il soit beau pour cette dernière journée d'alpage. Et comme ici l'on est difficile pour le choix des couleurs, pour les bouquets, on avait mis des fleurs jaunes et rouges sur les petits sapins que les trois bêtes de tête porteraient. Ils étaient si beaux, ces bouquets, si bien agencés, que c'en était des merveilles qui font plaisir à voir et qui surtout honorent les gens qui s'occupent de cet alpage et qui maintenant vont le quitter pour retourner en plaine.



Photo prise sur internet. En cas de contestation nous la retirerons immédiatement. Mais pour quelle raison, je vous le demande. Il est si beau ce troupeau, ils sont si fiers et si beaux, ces gens-là. Et elle est si jolie, la jeune fille qui les accompagne.

Et les vaches, elles aussi on les avait soignées. Ainsi après qu'on les ait traitées pour la dernière fois de la saison au chalet, on les avait apprêtées, qu'elles n'aient pas une tache de bouse sur le pelage, et surtout pas des queues toutes encatollées ainsi que cela arrive parfois. Non, on voulait que le troupeau, quand

on passerait tantôt dans les villages, il soit tip top, propre en ordre, et qu'une fois de plus il fasse honneur à la famille. On n'est pas des dreyets nous autres, on est des amodiateurs tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Ainsi donc, après qu'on ait mis les bouquets sur les trois plus belles vaches du troupeau, on avait détaché celui-ci et l'on était parti. Deux ou trois étaient devant, les autres à l'arrière. Et puis aussi, quand il y aurait plus tard des routes et des croisements, certains se mettraient sur le côté pour pas que les vaches et les génisses, elles aillent là où il ne faut pas, comme elles ont si souvent l'habitude de le faire, et cela rien que pour vous donner un peu l'occasion de leur courir après.

On était parti. Et les sonnailles, je peux vous le dire, que les vaches faisaient aller en cadence, ça oui, qu'elles savaient les faire sonner, une nouvelle fois, parce qu'on avait mis les plus grosses et les plus belles, avec des courroies qui sont de vrais chefs-d'œuvre, on en avait le cœur tout retourné. D'une part parce qu'il fallait finir la saison de cette manière et que désormais il faudrait attendre huit mois pour que l'on remonte ici, d'autre part parce que ce son des cloches, quand il émane d'un si beau troupeau, un troupeau compact où aucune bête ne dépare, il vous prend au ventre, il vous fait même trembler et tellement que tout soudain, vous auriez envie de pleurer. Oui, parfaitement, de vous mettre là au bord du chemin assis sur une borne, et de laisser s'égoutter toutes les larmes de votre corps. Parce qu'il y a en vous cette sensibilité à l'alpage qui remonte à dix générations en arrière. Ainsi, nous autres, nous ne sommes que les continuateurs, et non pas des innovateurs. On ne fait que suivre la tradition. On s'apprend aux autres générations qui ont passé avant nous. Et cela aussi est synonyme de fierté et d'émotion. Et plus encore peut-être, parce qu'alors l'on se rend compte du temps qui passe et finit toujours par nous emporter, qui que l'on soit et quoique l'on fasse.

Et l'on ne va pas contre ces choses. Et l'on n'irait contre elles pour rien au monde, étant donné qu'elles sont ce qui fait l'essentiel de notre vie, qu'elles en constituent les valeurs les plus sûres. Solides comme du roc !

Voilà, le troupeau, maintenant, dans le son de toutes ces cloches et sonnailles et toupins, il va d'un bon pas. Il marche sur le chemin. Il a passé le mur et le clédar qui signifient la limite extrême de l'alpage. Et l'on a suivi encore le chemin longtemps avant que d'arriver à la route. Là il a déjà fallu faire plus attention à cause des voitures. Mais ce jour-là, à cause du temps peut-être, un vilain temps, mais tant pis, on s'y ferait, elles n'étaient pas nombreuses. Et il arrivait, quand les bêtes prenaient toute la largeur de la route, qu'on les laisse ainsi s'étaler. On les resserrerait dès qu'il y aurait un véhicule. Et celui-ci, on le verrait à cause des phares qu'il aurait allumé, parce que la journée est sombre.

Et l'on va sur la route. Elle est mouillée. Elle brille comme de l'argent, presque. Et le troupeau, parce qu'il pleut toujours un peu et qu'il y a la transpiration et la chaleur, il fume. Oui, il fume le troupeau. Et l'on va devant. Et devant il y a ces gars solides. Certains ont de grands chapeaux, le bâton à la

main, le bredzon noir en velours côtelé, les manches retroussées. Mais il y a aussi la fille de la maison, la sœur, qui a des cheveux longs et qui est jolie. Une fille solide, avec le teint ce matin-là un peu rosé, à cause de la marche, car on ne lambine pas, vous pouvez m'en croire. Et cette fille-là, fille d'amodiateur, donc amodiatrice elle-même, et même disons qu'elle ne vit pas au chalet et ne monte que pour la montée et la descente, avec deux ou trois passages pendant la saison, juste dire bonjour, elle est à marier. C'est certain. Et elle est fière d'être ici, seule parmi tous ces hommes qui sont ses frères et ses neveux.

Elle est belle.

Elle est véritablement belle.

D'ailleurs, les filles, quand il s'agit de monter ou de descendre le troupeau, et qu'elles ont elles aussi revêtu des habits de circonstance, chemises de berger, ou mandzon de velours côtelé, elles sont toujours belles. Et quand on les voit ainsi au devant ou à l'arrière du troupeau, et bien ces filles-là, on aurait envie de les embrasser. Celle-ci tient un bâton comme les autres, et marche d'un bon pas avec ses gros souliers. Pas le jour quand même à vous mettre des baskets ou mieux encore des souliers de soirée. Du costaud. Qui puisse affronter la pluie. Et bien avant celle qui rejaillit sur la route, le chemin tout détrem্পé avec de la terre dans les creux, et même de la bouse, parce que les bêtes, souvent, quand elles sont contentes, elles rafent.

Quel beau troupeau. Il fume. Et derrière le troupeau, il y a la grande forêt, du feuillu. Une forêt profonde, impénétrable. Des fois on se demande ce qu'il peut bien y avoir dans cette forêt, et s'il y passe des hommes de temps à autre. Car on le sait, et cela depuis longtemps, les hommes, maintenant, ils suivent la route. Ils ne font un pas ni à gauche ni à droite. La route, qui est le seul fil conducteur que l'on connaisse. Et qui nous mène, c'est entendu, du village au chalet, ou vice-versa.

Ca fume et ca sonne. Et dans le fond, et même que la distance sera encore longue pour arriver au village, on n'a pas le temps de s'ennuyer. Mais non, tant il y a de vie ici, et de chaleur humaine, et que tout cela, cette descente, maintenant ils disent la désalpe, c'est quelque chose qu'il faut savoir prendre, dans tout ce qu'elle peut représenter de beau et de bon.

Il n'y a pas à dire, le chalet, il n'y a que ça ! Et bien malheureux sont ceux qui ne le connaissent pas.

Et l'on reviendra l'année prochaine. Et l'on reviendra toutes les années, tant que le bon Dieu, il nous permettra de faire aller nos deux bonnes jambes comme il faut!